

Daniel Beauvois

Vilna, la plus importante université de l'empire russe de 1803 à 1832, berceau des gloires polonaises du XIX^e siècle

Le gros volume de 850 pages que j'ai eu l'honneur de présenter au Centre de l'Académie polonaise des Sciences, le 6 octobre 2010, venait juste d'être publié par les éditions de l'Université de Wrocław, en polonais, sous le titre : *Wilno, polska stolica kulturalna zaboru rosyjskiego 1803-1832* (Vilnius, la capitale culturelle polonaise des provinces de l'Ouest de l'empire russe 1803-1832). Il s'agissait d'une version élargie et mise à jour d'un ouvrage paru en polonais en 1991 à Lublin, en deux volumes, sous le titre *Polskie szkolnictwo na ziemiach litewsko-ruskich 1803-1832*, devenu introuvable. L'original en français de ces ouvrages : *Lumières et Société en Europe de l'Est : les écoles polonaises de l'empire russe 1803-1832* (éd. Champion, Paris, 1977) est encore plus introuvable.

Cette présentation m'était d'autant plus agréable qu'elle me reportait au sujet même de ce que l'on appelait jadis la « thèse d'État », que j'avais soutenue en 1977, sous la direction de Roger Portal, président de l'Institut d'Études Slaves de Paris, en présence d'historiens de la Pologne qui furent les meilleurs de leur temps : Ambroise Jobert et Zygmunt Markiewicz pour la France, ainsi que Stefan Kieniewicz pour la Pologne. Elle me reportait aussi au temps lointain de mon premier intérêt pour les « confins orientaux » de l'ancienne République d'avant les partages de la Pologne, auxquels m'avait amené mon maître en polonais de Lille, alors que je préparais l'agrégation de russe, le professeur Waclaw Godlewski, lui-même natif du district d'Upita, en Lituanie.

Comment, en présentant ce livre, ne pas dire ma dette de reconnaissance à l'égard de tous ceux qui en favorisèrent l'élaboration ? Je pense surtout

à tous les collègues polonais côtoyés alors que je dirigeais le Centre de Civilisation Française, à Varsovie, de 1969 à 1972. Enthousiasmés à l'idée qu'un Français allait ressusciter une institution polonaise alors située dans la capitale très marginalisée de la Lituanie soviétique, ces collègues m'indiquèrent où trouver les archives déposées en Pologne, allant souvent jusqu'à m'en procurer des microfilms (la photocopie n'était pas encore courante à ce moment). Par la suite, avec l'aide inestimable du CNRS français, je pus revenir en Pologne avec des missions de recherche et surtout accéder aux archives de Leningrad et de Vilnius, où des bourses prévues par les accords avec l'Académie des Sciences de l'URSS me permirent de fructueux séjours.

Ayant soutenu ma thèse à Paris I, en 1977, on m'assura qu'elle serait vite traduite en polonais, tant le sujet semblait capital dans l'histoire de la culture. Le directeur A. Kurz, de Wydawnictwo Literackie, la grande maison cracovienne d'édition, me parlait des tirages extraordinaires qu'il prévoyait, mais le projet ne se réalisa que 13 (treize !) ans plus tard. Il fallut attendre que Gierek quittât le pouvoir, que *Solidarność* sortît de l'« état de guerre » et qu'un colloque organisé par le prof. J. Kłoczowski à Rome attirât l'attention de Jean-Paul II lui-même, pour voir la traduction – préparée de longue date par Ireneusz Kania – pût paraître sous les presses de l'université catholique de Lublin, comme il est dit plus haut. Hélas, le commerce du livre n'était pas encore organisé correctement et cette première édition polonaise resta confidentielle.

Toutefois la suite de mes recherches – qui se déplacèrent vers l'Ukraine – m'acquiescent une certaine estime comme spécialiste des confins orientaux. Trois livres sur les rapports russo-polono-ukrainiens, parus en français en 1985, 1993 et 2003, ensuite traduits en ukrainien et en polonais, y contribuèrent beaucoup, sans parler du colloque que j'organisai en 1986, à Lille, sur les « confins », où Czesław Miłosz, venu le présider, déclara que je méritais d'être fait citoyen d'honneur de Vilnius. L'accueil que fit J. Giedroyc à mes travaux, dans sa série Biblioteka Kultury, conforta mes collègues de Wrocław dans l'idée qu'il fallait donner une visibilité plus grande à mon livre sur Vilna. Beaucoup de ces collègues avaient un faible pour leur ancien « patron » : ils avaient bénéficié des échanges Lille-Wrocław, initiés par W. Godlewski

en 1970, et avaient enseigné plusieurs années dans le nord de la France pendant les quinze ans de ma direction de la « polonistique » lilloise, de 1979 à 1994. Ainsi s'explique, peut-être, cette réédition de 2010.

Indépendamment de ces circonstances, il faut surtout souligner l'importance intrinsèque de Vilna dans l'histoire culturelle de la Pologne entièrement partagée après 1795 et de son poids prédominant dans l'histoire intellectuelle de l'empire russe jusqu'en 1831. Cette importance et ce poids ont été occultés dans l'historiographie russe et largement sous-estimés dans la polonaise, notamment après 1945, où la vision de la Pologne ethnique, imposée par Staline, a estompé la fécondité culturelle des centres désormais exclus du territoire national. La littérature romantique polonaise a, certes, cultivé un mythe énorme concernant la génération du jeune Mickiewicz, mais cette approche ne devrait plus, aujourd'hui, cacher les multiples dimensions de la vie culturelle et intellectuelle de l'immense région que Vilna dirigeait et inspirait.

On ne peut continuer à ainsi sous-estimer Vilna dans l'histoire européenne de la culture. Aucune université de l'empire russe, que ce soit Moscou, Kharkov, Dorpat ou Kazan, n'atteignit jamais le nombre des étudiants de Vilna, à savoir 950 en 1824 et 1300 en 1830. Aucune université de l'Europe centrale, que ce soit Varsovie, Cracovie, Lwów ou Prague ne l'atteignit non plus. Les écoles secondaires contrôlées par ces universités (dans l'esprit du système mis en place dès 1773 par la Commission polonaise de l'Éducation Nationale) n'accueillirent jamais tant d'élèves que celles du tronçon russe de l'ancienne République polonaise, désigné, à l'époque étudiée, sous l'appellation d'« arrondissement de Vilna » et constituant un territoire couvrant les actuelles Lituanie, Belarus et Ukraine de la rive droite du Dniepr. Tandis que les 76 établissements secondaires contrôlés par Vilna (dont 18 en Ukraine) accueillirent toujours plus de 20000 élèves par an, les « arrondissements » correspondants de Moscou et Kharkov ne dépassèrent jamais, avant 1831, 15000 élèves, celui de Saint-Petersbourg (créé en 1818 seulement) n'atteignit que 8000.

Ces seuls faits donnent la mesure du développement intellectuel dans les provinces annexées – toujours appelées, dans le langage officiel de

l'empire, les « provinces polonaises » – et confiées à un « curateur » polonais par le tsar Alexandre I^{er}, le prince Adam Jerzy Czartoryski. Pendant 29 ans, jusqu'à son abolition par Nicolas I^{er}, ce système universitaire et culturel développa de manière unique la polonité de ces provinces, sans en tenter la russification et encore moins en songeant à y encourager les langues vernaculaires (le lituanien, le biélorussien, l'ukrainien, le yiddish ou l'hébreu). Cette spécificité, qui devait marquer les esprits formés dans ce cadre jusqu'à la fin du XIX^e siècle, était d'autant plus nette et différente des mentalités du reste de l'empire russe que l'université de Vilna, comme ses homologues, contrôlait l'ensemble de la vie intellectuelle par le biais des livres et manuels qu'elle était seule à éditer, des journaux qu'elle publiait, de la censure qu'elle exerçait officiellement sur toute publication, de sa faculté des beaux arts qui régnait sur toute production artistique, des salons de ses professeurs qui dictaient les modes et le goût.

Curieusement, le courant « impériologique » qui règne aujourd'hui dans l'historiographie russe et qui vante volontiers le « multiculturalisme » de l'empire n'a pas encore pris la mesure de ce phénomène, si différent de l'impérialisme russificateur qui s'instaura après 1831. La sur-représentation des Polonais instruits (mais déclassés après 1831) qui continua à hanter la société russe jusqu'en 1914, tirait sa source de ce milieu universitaire profondément marqué par les Lumières et beaucoup moins par le romantisme, lequel ne pénétra que lentement et faiblement, en reflet de l'émigration polonaise en France.

Il est impossible d'entrer ici dans les détails qu'apporte ce livre. Il me semble que le lecteur pourra se concentrer sur quelques aspects capitaux, quelques thèmes récurrents qui donnent à l'ensemble non pas le visage un peu renfrogné de l'histoire universitaire et scolaire, mais au contraire reflètent les multiples facettes de la vie sociale et culturelle d'une époque et d'un monde qui évoluent des Lumières à la Sainte Alliance. Je pense à la sociologie, à l'économie, aux religions, à l'histoire des idées, aux nationalités naissantes.

Le principal problème de société qui se pose ici est celui de la transformation d'une société à ordres, où la *szlachta* (noblesse) tente d'échapper au

déclin par l'acquisition de savoirs et de compétences. Comme elle est beaucoup plus nombreuse que son équivalent russe, le *dvorjanstvo*, elle apparaît progressivement comme une menace pour l'équilibre de l'ordre établi dans l'empire et le pouvoir, à Saint-Pétersbourg, tente d'endiguer cette montée inattendue non pas d'une intelligentsia de *raznotchintsy*, comme en Russie proprement dite, mais d'une intelligentsia de nobles déclassés ou pauvres. De nombreuses interrogations surgissent : les intellectuels ou proto-intellectuels que l'on découvre forment-ils un groupe homogène ? Certainement pas, car le recrutement à des sources différentes, les revenus de même, les débouchés des formations sont très réduits. L'aristocratie russe ou polonaise voit d'un mauvais œil l'émergence d'élites non fondée sur une « bonne » naissance. Le « corps savant », les « gens instruits » sont divisés. Néanmoins il ne semble pas abusif de dire que ceux qui s'insurgeront en 1830-1831 sont surtout les frustrés de cette nombreuse intelligentsia transfuge de la conception ancienne de la noblesse, d'un état nouveau *in statu nascendi*.

L'étude du financement du système scolaire et universitaire fournit également des conclusions tout à fait inédites et éloignées d'ennuyeux tableaux de comptabilité. En étudiant la perception des pourcentages prévus sur le revenu des terres jadis possédées par les jésuites, on débouche sur la même mentalité crispée des aristocrates que ci-dessus : depuis 1773, cette source de financement perd progressivement de son efficacité. Les propriétaires veulent exploiter tranquillement leurs serfs et négligent les enseignements de leurs pères. Le « Fonds de l'Éducation » n'est plus pour eux qu'un obstacle. Le refus du monde possédant de contribuer à l'émergence d'un « corps savant » est surtout net en Volhynie, dans la gestion du célèbre lycée de Krzemieniec. Là, le comte T. Czacki, puis son successeur le comte F. Plater, s'ingénient à échapper aux règles « éclairées » que veut imposer le recteur J. Śniadecki dans toute l'étendue des territoires ci-devant polonais annexés par les Russes. Ils construisent un modèle qui a déjà tous les caractères de la privatisation de l'enseignement, d'un apartheid réservé à la haute naissance. Qui paie pour l'école doit pouvoir éviter de se mélanger au vulgaire, doit pouvoir contrôler et dicter l'orientation des esprits. L'université, au contraire, veut promouvoir une éducation nationale centralisée, idéale et universelle.

Cette façon de concevoir l'éducation comme un moule unique, pour former des citoyens serviteurs d'un pouvoir que le curateur et les recteurs successifs concevaient plus comme polonais que comme russe était particulièrement nette dans la faculté de théologie et dans son « Séminaire Principal » destiné à former des prêtres non plus dans la tradition tridentine de la Contre-Réforme, mais, comme en Autriche et dans l'esprit joséphiste, à préparer un clergé très indépendant de Rome, soucieux de soumission au pouvoir de l'empereur de Russie. Alexandre I^{er} représentait alors, pour cette génération éclairée, le maître d'un empire où plusieurs religions pouvaient cohabiter à droits égaux. Vilna alla plus loin en ce sens que Saint-Pétersbourg : le « fanatisme » catholique que Voltaire avait dénoncé paraissait aussi intolérable au curateur Czartoryski qu'au recteur H. Stroynowski, futur évêque de Vilna. Ainsi s'explique la guerre ouverte que les universitaires menèrent contre les jésuites, auxquels Catherine II avait crû habile d'offrir asile à l'Académie de Polotsk. Soutenue de Saint-Pétersbourg par Joseph de Maistre et le ministre russe de l'Éducation, la Compagnie de Jésus eut ainsi, jusqu'à son expulsion de Russie, en 1820, à subir les assauts inlassables du monde éclairé de Vilna. Cela donne du catholicisme polonais en vigueur dans tous les confins de l'ancienne République un visage dépourvu de tout mysticisme, très pragmatique, infiniment différent des transes irrationnelles qui deviendront sa marque dans l'émigration en France et qui ne se manifesteront, en retour, dans ces régions, qu'autour de 1863.

Pour les mêmes raisons, l'ensemble des ordres monastiques, très nombreux dans ces territoires, dut adopter un profil et un mode de formation des novices contrôlé par l'université qui veilla à les intégrer à l'expansion des Lumières et à la conduite d'écoles dont les programmes ne leur appartenait pas. Lorsque, autour de 1824, la religion orthodoxe commença à manifester, grâce au ministre Chichkov, des vellétés hégémoniques, le catholicisme grec, ou uniatisme, permit, par le biais de sa partie régulière – l'ordre des basiliens – d'opposer une résistance efficace et de maintenir jusqu'en 1830 un riche patrimoine foncier et artistique dans l'orbite polonaise. Czartoryski n'avait cessé, depuis 1803, de soutenir les basiliens, ordre nobiliaire très élitare, en dépit du retour massif de la paysannerie uniate à l'orthodoxie, bien avant l'abolition de l'uniatisme en 1839.

Un livre sur l'impact de la culture polonaise se doit d'examiner minutieusement le contenu des programmes, l'apport des grands intellectuels, le rayonnement de chaque institution et faculté universitaire, le rôle des principales écoles. Tout cela est, évidemment, développé ici et il apparaît clairement que le lustre de Vilna ne peut, en aucun cas, se limiter à la gloire postérieure de grands écrivains tels que Mickiewicz ou Słowacki. Les illustrations en couleur qui accompagnent cet ouvrage constituent une galerie de portraits où se reflètent toute la richesse et la variété de ce monde disparu. L'héritage impressionnant de tous ces intellectuels transparaît dans la structure des bibliothèques qui faisaient la fierté non seulement de l'université de Vilna ou du lycée de Krzemieniec (où avait été transférée la bibliothèque royale de Varsovie !), mais aussi de toutes les écoles. Le fonctionnement des imprimeries, le commerce des livres, le profil des journaux publiés dans la région, sous la férule d'une censure assez clémentine puisque laissée à ceux même qui contribuaient à la création – toujours la même foi en la sagesse d'hommes éclairés – tout cela donne l'image d'une métropole qui était en passe de donner à l'espace de l'ancien duché de Lituanie une culture polonaise qui ne s'y était jamais affirmée auparavant avec une telle vitalité.

Quand, dans un geste sauvage et unique dans l'histoire de l'Europe, Nicolas I^{er}, indigné par cette prédominance polonaise dans son empire, décida, en 1831, de fermer toutes les institutions ou de russifier leur immense espace, il était presque trop tard. La polonité des élites, malgré l'imposition de la langue russe et des persécutions anti-polonaises jusqu'en 1917 (pour ne parler que de l'époque tsariste), ne parvinrent jamais à effacer cette empreinte.

L'ouvrage s'achève sur un chapitre où l'on s'interroge sur le très faible intérêt que cette société si éclairée manifesta pour les peuples autochtones dont les cultures ne pouvaient presque pas parvenir à l'écrit ou connaître des manifestations comparables à la polonaise ou la russe. Leurs langues n'étaient encore considérées que comme des dialectes. Pour les grands esprits de Vilna, l'universalité ne se disait qu'en polonais, quelquefois en latin, en français ou en allemand, voire en italien, mais comme pour l'abbé Grégoire dans la France

révolutionnaire, tout ce qui n'était pas dit en français n'était que du patois. Les deux millions de Juifs, ostracisés, parlant yiddish, ne possédaient, aux yeux des Polonais qu'un « jargon » ou une langue morte, l'hébreu. Bien peu tentèrent alors de s'y intéresser, mais au moins les Juifs possédaient-ils leurs propres écoles talmudiques et leurs imprimeries de livres religieux pour préserver leur identité. Les autres cultures étaient plus mal loties, écrasées par la cruauté du servage. Les propriétaires terriens polonais (très peu de Russes avaient encore réussi à les évincer), sauf rares exceptions, profitaient du servage avec la même bonne conscience que les Russes du reste de l'empire.

Des écoles de paroisse dépendant, en principe, elles aussi, du système éducatif de Vilna accueillait chaque année 6 à 7000 élèves dans une quantité de villages perdus, mais aucun budget n'était prévu pour elles. Ces petites écoles dépendaient seulement de la bienfaisance de mécènes, propriétaires terriens ou prêtres, de la charité paternaliste et, si quelques paysans dispensés du servage s'y rencontraient, on y voyait surtout la « plèbe nobiliaire », les nobliaux tenanciers (*czynszownicy*) de parcelles allouées par les latifundiaires, aussi pauvres que les serfs, mais libres d'étudier, en vertu de leur « naissance ». Les fils de paysans lituaniens pouvaient parfois acquérir des éléments écrits de leur culture, grâce à quelques maîtres d'école dévoués, fidèles à une tradition instaurée au XVI^e siècle. La langue lituanienne intéressa quelques érudits de l'université, mais aucun serf biélorussien, aucun serf ukrainien, ne fréquenta jamais ces écoles. Hugo Kołłątaj, ex-« jacobin » retiré à Poryck, en Ukraine, avant sa mort en 1805, déconseillait formellement à T. Czacki d'utiliser le « dialecte » ukrainien dans l'enseignement, car à quoi servirait-il, demandait-il, que les paysans négligent la langue des maîtres ? Seuls quelques étudiants de Vilna, touchés par les débuts du romantisme, parcoururent les campagnes biélorussiennes, après 1815, pour recueillir des chants folkloriques ou des légendes. Les fruits de ces tendances pionnières n'apparurent que quelques décennies plus tard.

Stimulé par les encouragements de mes collègues de Wrocław, j'ai tenu à remanier profondément les versions précédentes de mon travail et à intégrer les résultats de travaux qui, depuis 1991, se

sont multipliés. Cette prise en compte s'est faite dans un esprit de critique constructive. Sans partager totalement les conclusions de ces nouvelles études, je dois exprimer ici mon admiration pour la richesse de ces recherches. Je pense particulièrement aux travaux si féconds de J. Kamińska sur l'École Principale de Vilna (l'université avant qu'elle ne devienne « impériale », en 1803) ; au beau volume de M. Janowski sur l'histoire de l'intelligentsia polonaise ; au gros volume de J. Borowczyk reconstruisant, document par document, le procès des étudiants « philomathes et philarètes » en 1824 ; aux études sur T. Czacki et Krzemieniec d'E. Danowska, A. Szmyt et R. Przybylski dont je signale quelques insuffisances ; à la monographie très neuve d'I. Kadulska sur l'Académie de Polotsk.

J'ai conclu mon livre par un *post-scriptum* où je salue tous ceux qui ont montré que l'héritage de la Vilna des Lumières restait une brillante queue de comète. J'ai beaucoup profité pour cela des nombreux travaux de L. Zasztowt sur la pérennité de la vie intellectuelle pendant toute la période de russification ; de Z. Wójcik sur le destin étonnant de I. Z. Domeyko au Chili ; de Z. Sudolski sur la vie en exil des étudiants condamnés en 1824 ; de D. Szpoper et R. Jurkowski sur les initiatives économiques et sociales des grands propriétaires polonais de l'ancien duché de Lituanie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, toujours attachés aux valeurs enseignées plus tôt ; de la belle fresque de A. Romanowski sur le positivisme dans ces régions, etc.

Il est seulement dommage que le succès de cette publication ait été arrêté net. Le directeur des éditions universitaires de Wrocław travaille encore comme à l'époque communiste : habitué à fabriquer surtout des livres qui ne se vendent pas, il ne publie que des tirages dont le coût est financé par des subventions. Surpris que les 500 exemplaires du mien se soient vendus aussitôt sortis, entre juillet et septembre 2010, en période de vacances, il prétend qu'il s'agit d'une exception, qu'il est impossible d'en vendre plus, parle du risque de rester avec des invendus, de la baisse de l'intérêt du public pour les confins, du faible pouvoir d'achat, etc. Après un tirage identique en 2005, les éditions de l'université Marie Curie de Lublin ont pourtant renouvelé cinq fois mon *Trójkąt Ukraiński* (le Triangle ukrainien) et sont bénéficiaires. Mais le

directeur de Wrocław estime avoir atteint le maximum possible avec ces pauvres 500 exemplaires. Toutes les librairies polonaises que j'ai consultées en octobre 2010 disaient pourtant attendre impatiemment un renouvellement...

Pourquoi ce blocage ? Mystère. Que les bibliothèques et les rares particuliers qui ont eu la chance de trouver ce *biały kruk* (ce « corbeau blanc », comme disent les Polonais) se réjouissent. Seul l'auteur se sent frustré qu'une nouvelle fois son livre soit condamné à ne pas connaître un large public. Vilna, Wilno, Vilnius reste décidément marqué par un incompréhensible tabou.